



Université numérique
CHEIKH HAMIDOU KANE



APPEL À COMMUNICATION

COLLOQUE INTERNATIONAL DE LA SOCIÉTÉ SÉNÉGALAISE DE SOCIOLOGIE / CISS-2025

THÈME

Sciences sociales et pensée frontalière : la sociologie et l'anthropologie
africaines face au discours décolonial

17, 18, 19 Juin 2025

(En hommage au professeur Malick Ndiaye)

CSS²⁰²⁵
Colloque international
sur la Sociologie au Sénégal



Too nekk toofu la



UNIVERSITÉ
CHEIKH ANTA DIOP
DE DAKAR



UNIVERSITÉ
GASTON BERGER



UNIVERSITÉ
ASSANE SEKOU
DE ZIGUINCHOR



Si l'expérience historique coloniale de l'Amérique latine ou de l'Asie du Sud-Est nous semble bien lointaine du fait que dans ces sociétés l'émergence de puissants mouvements nationaux a pu œuvrer en faveur d'une émancipation politico-juridique, en Afrique le colonialisme et ses effets restent encore prégnants, particulièrement dans les pays francophones. En effet, malgré les proclamations d'indépendance consécutives à la fin de la seconde (2de) guerre mondiale et qui se sont succédées durant toutes les décennies qui ont suivi, de nombreux États africains peinent encore à se libérer de la domination des puissances colonisatrices. En attestent, la présence des forces armées étrangères, l'extraversion de l'économie, la forte présence des multinationales dans les activités économiques et l'extractivisme à outrance pour ne citer que ces points. Les conséquences de ces formes de dépendances/exploitations sus-citées, particulièrement politiques et économiques, sur le devenir des communautés africaines sont largement établies ; cependant d'autres formes d'assujettissement subtiles, notamment celles sociales et culturelles englobant les modes de productions du savoir subsistent et continuent insidieusement à les travailler en profondeur à travers certaines continuités souterraines.

Soixante (60) ans après les indépendances des pays africains, nombreux ont été les colloques et congrès où a été fait le procès du système de connaissance hégémonique occidental à travers la violence et l'injustice épistémique. Mais il convient de constater que, depuis la création de l'Institut d'études africaines en Afrique par K. Nkrumah au début des années soixante (60) à ce jour où se déroule ce colloque, en passant par le projet Encyclopaedia Africana sous la direction du vétéran panafricaniste William E. B. Dubois en 1962 ainsi que les nombreux travaux de chercheurs africains produits au sein de structures de recherche comme le CODESRIA et d'autres écoles telles que celles d'Ibadan, de Dakar, de Dar El Salam, les productions intellectuelles africaines restent encore négligeables et largement invisibles sur l'échelle mondiale.

Qu'est ce qui explique la persistance et la force des mécanismes de domination des savoirs du Nord global et d'othering des savoirs du Sud global malgré les diverses tentatives de renversement de la « bibliothèque coloniale » et de sa structure colonisatrice résiliente dans les études africaines ? Cette question à elle seule traduit et justifie ces propos tranchés de Shose Kessi, Zoe Marks et Elelwani Ramugondo qui considèrent les études africaines comme une « recherche dans, par, avec, pour, de, sur, et à partir de l'Afrique et des Africains ».

S'émanciper de la domination des cadres théorique, conceptuel et d'analyse ainsi que des modes de constitution et de validation des savoirs au nom d'une Vision/Posture critique et non en vertu de la désobéissance et de la liberté épistémique qui présentent des relents soumissifs, tel est l'impératif auquel ne peuvent se soustraire les sociologues et anthropologues du Sud.

L'importance d'une reconsidération critique de l'évolution de la sociologie et de l'anthropologie dans le contexte africain, à travers le prisme de la décolonialité relève d'une nécessaire discussion qui concerne « le cœur même de la discipline, du récit

qu'elle fait d'elle-même, du canon de ses «classiques» et la manière de les enseigner, de la capacité qu'elle a à rendre compte de rapports sociaux transnationalisés au-delà des limites du «nationalisme méthodologique» implicite » (Dufoix, Macé, 2019). C'est dire que réfléchir sur la véritable portée d'une sociologie et d'une anthropologie de la décolonialité dépend de la capacité à déceler les défis que génèrent le contexte et les moyens qui sont mis à la disposition des chercheurs pour y répondre. Comme le souligne Amadou Sarr Diop (2020), il est urgent et impératif de déconstruire les cadres analytiques afin de refonder les sciences sociales à l'aide de paradigmes endogènes.

Le thème de ce colloque n'est pas une invite à un débat sur l'histoire et ne saurait être un simple slogan, mais c'est plutôt le lieu de soumettre à l'analyse de la démarche critique la complexité des dynamiques invisibilisées dans le rapport entre la société sénégalaise en particulier, et celles africaines en général, et leurs institutions de production du savoir et leurs histoires. Par le biais d'une approche de la décolonialité considérée comme une discussion objective de la notion de contre-pouvoir épistémique, il s'agit de décrire les astreintes méthodologiques liées à la construction d'une sociologie et d'une anthropologie de la frontière.



Cette approche permet de mettre en lumière la complexité des espaces de connexions et de transformations des identités individuelles et collectives de la société sénégalaise et celles africaines vis-à-vis de la colonialité. Développé par Anibal Quijano (1992), cette dernière renvoie à la persistance de structures de pouvoir héritées de la colonisation au-delà des indépendances politiques. Elle comprend trois dimensions ; la colonialité du pouvoir, la colonialité de l'être et la colonialité du savoir (Maldonado-Torres, 2007, 2014) beaucoup plus subtile et qui a fait l'objet de nombreuses théories, d'où a émergé la pensée frontalière de Walter Mignolo (2000), un des membres fondateurs du programme de recherche intitulé « Modernité/Colonialité/Décolonialité (M/C/D) ». Avec comme objectif principal de repenser les cosmologies et les épistémés infériorisés par l'hégémonie des systèmes de pensée occidentaux, de nombreux intellectuels issus de l'Amérique latine et des caraïbes se sont retrouvés autour d'une réflexion sur la dimension coloniale de la construction de la modernité et les permanences de l'hégémonie coloniale dans les structures contemporaines des sociétés.

Ainsi, les concepts de colonialité et de décolonialité, qui constituent le fer de lance de leur argumentation critique, ont nourri la théorie de la pensée frontalière considérée comme une alternative à l'opposition entre l'eurocentrisme absolu et le fondamentalisme tiers-mondiste absolu. En cela, elle est une voie qui révèle la part des altérités épistémiques dans le projet de la modernité eurocentrée (Mignolo, 2000 ; Grosfoguel, 2006). Suivant cette logique, la pensée frontalière ne se conçoit pas en termes de contre-modernité, elle est plutôt une trans-modernité décolonisatrice (Dussel, 2001) qui part des épistémologies subalternes pour reprendre et redéfinir les notions « de citoyenneté, de démocratie, de droits de l'homme, d'économie, de politique, au-delà des définitions étroites imposées par la modernité eurocentrée » (Grosfoguel, *ibid.*). Appliquée à la sociologie et à l'anthropologie africaines, la pensée frontalière souligne l'importance de revisiter les concepts et méthodes sociologiques qui s'appliquent aux

réalités africaines afin de participer au dévoilement du potentiel scientifique de ces réalités face à la colonialité qu'elles subissent, mais aussi d'ancrer la production de savoirs dans une réelle endogénéisation de la pensée sociologique et anthropologique. En réalité, comme le souligne (Mafeje, 1963, 1967), si nous voulons bâtir des significations durables, il faut que nous soyons nous-mêmes. Joseph Ki-Zerbo (1992-2) souligne à ce propos que « L'Afrique est pour le moment paralysée par les concepts et les théories qui fonctionnent comme des grilles rigides et unilatérales d'analyse et d'actions, visant à comprendre notre continent dans le champ du système ou des systèmes dominants ».

En privilégiant une lecture critique du contexte africain sous le prisme de la colonialité que présuppose la pensée frontalière, il s'agit de réinterroger la valeur historique, épistémique et structurelle des savoirs sociologiques et anthropologiques produits en contexte. L'analyse sous le prisme d'une démarche socio-historique de la société ou des sociétés africaine(s) contemporaine(s), ou mieux de la société ou des sociétés post-coloniale(s) africaine(s) appelle à une nouvelle saisie ontologique, réaliste et critique du discours sociologique et anthropologique porté sur elles. Cette tâche qui incombe à ces sciences sociales « africaines » n'est pas inédite, elle n'est qu'une nécessité de l'époque.

La socio-histoire de la sociologie et de l'anthropologie en Afrique pose alors l'utilité d'une interpellation, mieux d'une évaluation, aussi bien dans la théorie que dans la pratique des réponses que les savoirs sociologiques et anthropologiques ont fournies autour de la compréhension de la construction sociale, culturelle, politique et économique des sociétés africaines. Dès lors, appréhender ces savoirs en confrontation avec les exigences tant sociales que culturelles, auxquelles ils se heurtent, est une manière de proposer une réflexion sur les conditions d'interprétation et d'adaptation des connaissances produites. La rationalité de ces deux disciplines est de plus en plus mise

devant le fait accompli des revendications sociales en termes de nécessités épistémiques sur lesquelles il est nécessaire pour elles de réfléchir. En évoquant cette rationalité en cause, l'idée est de répertorier « des standards, des règles et des procédures qui permettent de systématiser l'action dans certains contextes, de la rendre prévisible et contrôlable sur un mode intersubjectif » (Lepsius, 2016).

La particularité des productions sociologiques et anthropologiques se retrouve dans le registre de sens dans lequel les savoirs, les pratiques et les croyances d'une société se produisent et se reproduisent. Il semble y avoir une urgence de l'opérationnel au détriment d'une véritable nécessité de réappropriation critique de ces dits savoirs dans la société africaine. Dans ce sens, repenser les sociétés africaines ne concerne pas seulement, comme le souligne Jean Copans, le « passage des réflexions orales aux réflexions écrites » (1990) mais plutôt repérer la « trace des historicités dans la forme et le contenu de la réflexion sur sa propre société » (ibid.). Sous ce rapport, il apparaît que l'un des problèmes fondamentaux de la sociologie et de l'anthropologie de la connaissance en Afrique demeure que les sources de savoirs endogènes ne sont pas ou sont insuffisamment revisitées. Les sources orales sont peu exploitées, de même que les manuscrits arabes qui sont quasiment méconnus de la communauté universitaire. D'ailleurs, Malick Ndiaye (1953-26 avril 2023), le parrain du colloque, invitait les universitaires et les sociologues en particulier à apprendre l'Arabe en déclarant en ces termes : « Lorsque les manuscrits de Tombouctou seront exhumés, vous serez obligés d'apprendre l'arabe ». La question qui se pose dès lors est de savoir : quelle posture adopter pour mieux saisir la complexité sociale de ces savoirs endogènes africains, étant donné les effets pervers des cadrages théoriques historiquement construits et épistémologiquement conditionnés par les paradigmes hégémoniques occidentaux de la pensée sociologique et anthropologique ? S'agit-il pour ces deux sciences sociales de décrire les potentialités énonciatives des singularités socio-culturelles propres à l'« homo-africain » pour prétendre à un savoir sociologique et anthropologique estampillé « africain » ?

Les catégories analytiques et perspectives théoriques sociologiques et anthropologiques en cours (ou actuelles) nous permettent-elles d'analyser et de comprendre les changements qui s'opèrent sur le plan économique, politique, social et culturel dans les sociétés africaines ? Est-il possible de parler de sociologie et d'anthropologie africaines ? Il s'agit, en lieu et place d'un examen du récit sur l'Afrique tel qu'il a été construit par l'Occident, de procéder à une inversion du regard à la manière mudimbéenne et d'analyser la façon dont il est repris par les universitaires africains. Les faits qui sont exposés ne nient pas la prise en compte de cette situation coloniale (Balandier, 1952) encore présente, mais plutôt souligne que la tâche amorcée par les précurseurs de la sociologie et de l'anthropologie en Afrique francophone, à l'image de Georges Balandier, Louis-Vincent Thomas, Pierre Fougeyrollas, Paul Mercier, Boubakar Ly, Abdoulaye Bara Diop, Gora Mbodj, Jean Mfoulou, Jean Marc Ela, Valentin Nga Ndongo, Abdoulaye Niang, Prosper Issiaka Lalèyé, Malick Ndiaye, etc., est objectivement de plus en plus complexe. Au-delà de l'urgence à s'y atteler davantage, la grande bataille qu'il convient de mener contre cette violence épistémique foucaldienne (1966, 1969) reprise par Gayatri Chakravorti Spivak (2009) au sein des subaltern studies nécessite de la situer dans l'entre deux d'une pensée autour du temps que nous vivons « qui est entièrement déterminé par des choses qui ne sont plus et par des choses qui ne sont pas encore » (Hannah Arendt, 1972). Le discours critique ainsi postulé est une réaction à cette situation. Les nouveaux enjeux des savoirs sociologique et anthropologique passent par une réhabilitation d'un statut particulier, d'une vocation propre visant à impulser une rupture paradigmatique dans la constitution des savoirs contingents aux sociétés africaines. Les enjeux étant dévoilés, qu'en est-il de leur faisabilité ? Les sciences sociales sociologique et anthropologique africaines peuvent-elles se décoloniser ? Ou alors devraient-elles se faire décoloniser ?

À la deuxième interrogation, des sociologues comme Joseph Tonda (2012) y voient une impossibilité compte tenu de la dictature du marché global du savoir que subissent les sciences sociales africaines et du « fétichisme des diplômes ou des titres universitaires » qui « reconduisent la colonisation et l'impérialisme à travers le spectre du blanc ». Cette réponse invalide en partie la première question de la faisabilité. Il faut reconnaître à l'analyse de Joseph Tonda la vertu d'avoir explicité l'univers symbolique particulièrement contraignant, dont la difficulté à s'en émanciper n'a d'égal qu'aux mécanismes sociaux, politiques, économiques et culturels sous-jacents qui le reproduisent. Toujours est-il que cette analyse profondément holiste des conditions réelles de la sociologie et de l'anthropologie semble occulter la part d'action que les sociologues s'arrogent dans la pratique de leur discipline. La sociologie et l'anthropologie, tout comme les Africains, n'ont pas fait que subir la colonialité. En réalité, la place et le rôle des sociologues et anthropologues reposent sur l'intentionnalité qu'ils donnent à l'application de leur savoir, mais aussi au statut qu'ils assument face à leur société, car « tant que les lions n'auront pas leurs propres historiens, les histoires de chasse seront toujours écrites à la gloire des chasseurs » (Chinua Achebe). D'où la nécessité des spécialistes des sciences humaines et sociales de prendre en charge la recomposition du savoir endogène.

Suivant cette logique, l'un des objectifs de ce colloque, dont le parrain est feu le professeur Malick Ndiaye, un fin sociologue de la décolonialité, est d'investir le rapport que la sociologie et l'anthropologie africaines entretiennent avec les théories décoloniales, en discutant des travaux et des positions qui touchent à cette problématique, qu'ils soient pensés ou qu'ils relèvent de l'impensé. Ensuite de réfléchir collectivement sur la part des particularités africaines dans l'élaboration d'une sociologie et d'une anthropologie africaines de la frontière, constituées d'arguments solides capables de définir et de revendiquer les frontières symboliques des sociétés africaines par rapport à celle d'autres aires socioculturelles.

En rapport avec cet argumentaire, les propositions de communications s'articulent autour de l'un ou de plusieurs des axes suivants :

Axe 1 : Hommage au professeur Malick Ndiaye : penser les épistémologies locales à la frontière du discours décolonial

Dans cet axe, un hommage sera rendu au professeur Malick Ndiaye à travers son apport décisif à l'émergence d'une science sociale critique et de la nécessité d'une prise en compte des savoirs endogènes. Comment, en réponse à une épistémè hégémonique coloniale et postcoloniale, parvenir à élaborer une épistémè endogène qui s'inspire et se nourrit des traditions et savoirs négro-africains ? Il s'agit de saisir tout le sens de l'invite de Malick Ndiaye à la « requalification » des notions et concepts qui, à ses yeux, ont atteint leur point d'épuisement intellectuel pour rendre compte fidèlement des réalités africaines. Comment recevoir le savoir contenu dans les manuscrits ajami et quelle place accorder à ces ressources documentaires consignées dans les centres intellectuels de Djenné et Tombouctou au Mali, de Coki, Pire, Fouta, Touba et Tivaouane au Sénégal, de Chinguetti, Ouadane et Kumbi Saleh en Mauritanie, de Kano et Sokoto au Nigeria et autres lieux d'érudition africains de l'Ouest ? Quelle est la place du pularaal, du wolofal, etc ?

Ces différentes interrogations déterminent l'origine des enjeux de cette deuxième Édition du CI-3SA-25 en hommage au Professeur Malick Ndiaye. Telles ont été les préoccupations scientifiques de l'auteur de L'Ethique Ceeddo et la société d'accaparement (1998). Il semble dès lors important de porter un regard sociologique et anthropologique sur ses travaux et son parcours qui sont indissociables à la constitution de la sociologie et de l'anthropologie au Sénégal. La prise en compte des épistémologies du Sud semble essentielle pour repenser les savoirs et les pratiques dans une perspective de décolonisation. Ces épistémologies, mises en avant par des penseurs comme Boaventura de Sousa Santos (2016), sont ancrées dans le Sud Global et remettent en question les savoirs dominants du Nord

global en offrant une alternative permettant de valoriser les expériences et les connaissances produites par les marges et au-delà des frontières imposées par la modernité coloniale. En déconstruisant les héritages coloniaux, les contributions de cet axe visent une description de la diversité des savoirs et des expériences en confrontant les savoirs locaux et les savoirs académiques, mais aussi serviront d'espaces de dialogue et de renouvellement des connaissances existantes.

Axe 2 : La sociologie et l'anthropologie africaines entre paraître et comparaître : un procès colonial

La mise en perspective du contexte colonial dans lequel sont nées la sociologie et l'anthropologie africaines nécessite une considération des tensions inhérentes à l'histoire et à la pratique de ces disciplines. Aux congrès de Yaoundé (1989) et de Dakar (1991), des anthropologues africains ont annoncé le slogan « Post Anthropologie ». Archie Mafeje annonça, à son tour, la mort de l'anthropologie en Afrique qui pour lui s'était suicidée. Ainsi avaient-ils déclaré, lors des congrès d'anthropologie de 1993 pour Hountondji et de 1996 pour Mafeje, la nécessité d'amorcer un nouveau départ pour cette science qui passerait par son indigénisation. Toutefois, la « fin » de l'anthropologie ne signifie pas la négation complète de l'anthropologie, mais plutôt la négation de son legs fonctionnel non historique. L'enjeu de ce deuxième axe n'est ni de faire un plaidoyer en faveur d'une décolonialité de ces deux disciplines ni de produire un réquisitoire contre les héritages coloniaux qui ont accompagné leur institutionnalisation, mais il s'agit de faire une description analytique des fonctions de la sociologie et de l'anthropologie face aux exigences disciplinaires qui définissent leurs perceptions et leurs pratiques académiques en rapport avec les défis et les opportunités liés à la construction des savoirs dans un contexte post-colonial.

Axe 3 : Transmission des savoirs sociologiques et anthropologiques : entre appropriation et « piège du référent »

Ce troisième axe est l'occasion, d'abord, d'examiner les catégories convoquées dans la transmission des savoirs sociologiques et anthropologiques en mettant en lumière la diversité des modèles et des pratiques d'enseignement et de recherche ainsi que des enjeux liés à ce processus. Comme le souligne l'anthropologue Shiv Visvanathan (2016), il convient d'interroger l'importance de la « justice cognitive » entendue comme le principe éthique qui reconnaît la diversité des savoirs, leur égalité ainsi que celle des détenteurs de ces savoirs (Velden, 2006, 1). Par ailleurs, faudrait-il accepter, en tant qu'enseignant et/ou chercheur, d'être acteur de cette invisibilisation des savoirs endogènes en contribuant ainsi à la reproduction de cette injustice cognitive ? Refuser de donner à ces savoirs endogènes la place qui est la leur dans les curricula n'aboutit-il pas à une forme « d'apoptose » de l'identité culturelle des communautés inextricablement liée à la préservation et à la valorisation des savoirs. Ensuite, il s'agit d'aborder les défis liés à une décolonisation de ces savoirs, en favorisant une approche critique, réflexive et adaptative qui permet de renouveler et d'enrichir les connaissances autour de ces disciplines dans un monde en constante évolution et compte tenu des dynamiques sociales, culturelles et historiques qui influencent la manière dont les savoirs sociologiques et anthropologiques sont reçus et transmis.

Axe 4 : Concepts et théories endogènes en sociologie et en anthropologie en Afrique : une analyse critique

Les sciences sociales en Afrique ont souvent été caractérisées par l'importation de concepts et théories occidentaux qui a conduit à une marginalisation des savoirs endogènes. L'heure est donc à la dissidence, à la recherche de modèles et de modalités alternatives et endogènes de connaissances. Cette posture de déprise, désignée par Kwasi Wiredu (2002) sous le vocable de d'«

auto-exorcisme conceptuel » (conceptual self exorcism) doit se traduire par une volonté manifeste de se libérer de l'emprise du savoir colonial et de recourir de façon critique à des schémas d'intelligibilité endogènes. Le défi, c'est de se défaire de la propension à penser automatiquement à travers les systèmes conceptuels occidentaux. En partant du principe que toute entreprise de décolonisation des savoirs suppose, d'une part, l'identification et l'exploration des concepts et théories endogènes existants et, d'autre part, la décolonisation des paradigmes de recherche et d'enseignement dans les disciplines sociologiques et anthropologiques, les communications de cet axe visent à présenter une analyse critique de ces savoirs endogènes, en mettant en lumière leur importance et leur opérationnalité pour la recherche et la pratique étant entendu qu'ils sont souvent enracinés dans les réalités socioculturelles des sociétés africaines. Il s'agit de plaider pour une véritable « endogénèse contextuelle » en montrant que toute investigation qui se veut sociologique ou anthropologique ne peut plus se faire à partir de catégories a priori, mais à travers la praxis sociale concrète.

Axe 5 : Méthodologies de collecte, d'analyse et de transmission des savoirs endogènes

Au-delà de l'identification et de l'exploration des savoirs endogènes sociologiques et anthropologiques ancrés dans les traditions et les réalités locales, cet axe traite des questions liées aux méthodologies de collecte, d'analyse et de transmission de ces savoirs. Quelle(s) méthodologie(s) adopter pour identifier et collecter rigoureusement ces savoirs afin qu'ils puissent être capables de rendre compte des réalités socioculturelles ? Quelle pertinence accorder à la mobilisation et à la combinaison à la fois des connaissances traditionnelles et des outils contemporains de collecte (méthodes participatives, apprentissage communautaire, histoire orale, récits de vie, documentation audiovisuelle et numérique, etc.) dans l'identification de ces savoirs endogènes. Pour Paulin Hountondji (1994), il est important d'adopter une méthodologie

rigoureuse d'analyse des savoirs endogènes, prenant en compte leur diversité et leur évolution. Sylvie Ayimpam (2022), pour sa part, plaide pour des approches participatives, collaboratives et émancipatrices en anthropologie qui valorisent les connaissances locales à travers l'implication des communautés locales dans la collecte et l'analyse des savoirs endogènes. Jean-Loup Amselle, à travers ses travaux sur l'anthropologie des mondes contemporains, inscrit son approche dans la même veine. Aussi met-il en évidence l'importance des dynamiques de création et de transmission des savoirs endogènes dans un contexte de mondialisation et prône une approche dialogique entre les savoirs endogènes et ceux académiques.

Axe 6 : Pratiques de recherche collaborative et décolonialité pratique

La réflexivité critique qui sous-tend les postures de recherche et les rapports que le sociologue et l'anthropologue entretiennent avec leur milieu, conduit à une transformation des rapports de pouvoir dans la production des savoirs. L'intérêt de cet axe se situe dès lors dans une réactualisation de cette réflexivité en incitant une conversation autour des processus de recherche passés sous le tamis de cette colonialité qui accompagne le savoir universitaire dans l'interprétation de sa relation avec les savoirs endogènes en termes d'intégration et/ou d'hybridité. Sous ce rapport, le sociologue et l'anthropologue africains ne sont-ils pas sommés, face à l'hégémonie des modèles théoriques écrasants de l'Occident, de prendre le risque de les remettre en cause, lorsque ces derniers ne permettent pas de rendre compte des réalités sociales africaines. Comme le souligne Y. Valentin Mudimbe, les sociologues et anthropologues doivent être conscients qu'en prenant le pari de rejeter ces modèles théoriques occidentaux, ils choisissent « l'aventure » contre « la science », l'incertitude contre la sécurité intellectuelle, mais c'est aussi opter pour une promesse, celle de pouvoir produire « une science du dedans ».

Celle de s'intégrer dans la complexité véritable des formations sociales africaines et de les assumer, non plus comme celles de l'histoire occidentale, mais en leur spécificité culturelle et historique... (Mudimbe, 1981). En adressant la question d'une éthique de la recherche attentive à la colonialité de l'être que subit le chercheur et qui transparait dans la colonialité du savoir et du pouvoir sans qu'il n'y prenne forcément garde dans l'élaboration d'un espace de co-construction du savoir, cet axe entend analyser les défis épistémologiques, institutionnels et sociopolitiques liés à l'intégration des savoirs endogènes dans le discours académique global.

Axe 7 : Intersectionnalité et dynamiques socio-anthropologiques

Le concept d'intersectionnalité fait partie du jargon des théories décoloniales puisqu'il permet d'explorer les identités, les positions sociales et les expériences d'inégalités structurées par des systèmes de domination liés à la race, au genre, à la classe, etc. La question de l'intersectionnalité revêt tout son sens et sa pertinence par rapport à la décolonialité. En effet, elle est une approche critique (Alexandre Jaunait et Sébastien Chauvin, 2013) par rapport à l'inéquité dans la prise en compte des catégories sexuées au détriment du sexe féminin dans les organisations et mouvements sociaux. Faudrait-il le rappeler, cette réflexivité critique se rapporte à un modèle organisationnel exogène et dont les bases reposent sur des logiques de domination.

Dans cet axe, l'idée est de replacer l'intersectionnalité face à la dialectique entre domination « locale » et domination « globale », ceci dans le but de comprendre comment les inégalités sociales se construisent et se reconstruisent sur la base de systèmes de domination qui interagissent et se renforcent ou s'affaiblissent mutuellement. Les spécificités sociales et culturelles africaines seront mises en exergue en vue de revisiter les fondements des dynamiques complexes de pouvoir, d'oppression et de résistance

au sein des inégalités sociales, ainsi que les expériences vécues des individus face aux défis globaux de la modernité en termes de diversification des perspectives, de promotion de la justice épistémique et de renforcement des partenariats interculturels. Il s'agit donc de déconstruire une intersectionnalité ou féminisme colonial obéissant à une « violence épistémologique » dont parlait Paola Bacchetta (2015) qui omet dans ses analyses les postures et actes de déconstruction menés sur de multiples fronts par des femmes du Sud ou du tiers-monde.

CSS
2025
Colloque international
sur la Sociologie au Sénégal



Bibliographie indicative

- Arendt, H., 1972, *La crise de la culture*, Paris, Gallimard.
- Bacchetta P., 2015, « Décoloniser le féminisme : intersectionnalité, assemblages, co-formations, co-productions », *Les cahiers du CEDREF*, mis en ligne le 15 juin 2015, consulté le 11 novembre 2024. URL : <http://journals.openedition.org/cedref/833> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/cedref.833>
- Balandier, G., 1952, « Contribution à une sociologie de la dépendance », *Cahiers internationaux de sociologie*, vol. 12, pp. 47-69.
- Copans J., 1991, « Les noms du géer : essai de sociologie de la connaissance du Sénégal par lui-même, 1950-1990 », *Cahiers d'Études africaines*, 123, p. 327-362.
- De Souza, S. B., 2014, *Epistemologies of the South. Justice against Epistemicide*, Routledge.
- Diagne S., D., et Amselle J., L., 2018, *En quête d'Afrique(s). Universalisme et pensée postcoloniale*, Paris, Albin Michel, chapitres I et II.
- Diop A., S., 2020, *Pour une désaliénation des études africaines : repenser l'africanisme postcolonial*, Dakar, Harmattan.
- Dufoix S., et Macé E., 2019, « Les enjeux d'une sociologie mondiale non-hégémonique », in *Zilsel* 1 n° 5, p.88-121
- Dussel E., 2009, « Pour un dialogue mondial entre traditions philosophiques », *Cahiers des Amériques latines* 62-3, p. 111-127.
- Grosfoguel R., 2010, « Vers une décolonisation des "universalismes" occidentaux : le "pluri- versalisme décolonial", d'Aimé Césaire aux zapatistes », trad. N. Filippi et E. Hoch Delgado, in Achille Mbembe et al., *Ruptures postcoloniales*, Paris, La Découverte, p.119-138.
- Grosfoguel R., 2000, "Developmentalism, Modernity, and Dependency Theory in Latin America", in *Nepantla : views from South*, Vol 1, Issue 2, p. 347-374.
- Hountondji, P., J., 1994, « Introduction : Démarginaliser », in Hountondji P.J. (dir.), *Les Savoirs endogènes : Pistes pour une recherche*, [Dakar], Codesria, p.1-34.

- Hountondji, P., J., 2007, La rationalité, une ou plurielle ? Dakar, CODESRIA.
- Hurtado López F., 2017, « Universalisme ou pluriversalisme : Les apports de la philosophie latino-américaine », *Tumultes*, 48, p. 39-50.
- Jaunait A., et Chauvin S., Intersectionnalité. Catherine Achin; Laure Bereni. Genre et science politique. Concepts, objets, problèmes, Presses de Sciences Po, pp.286-297, 2013.
- Kessi S., Marks Z., Ramugondo E., 2020, « Decolonizing African Studies », *Critical African Studies*, vol. 12, n° 3, p. 271-282.
- Ki-Zerbo J., 1992, « La Nette des autres : Pour un développement endogène en Afrique », Dakar, Codesria.
- Lepsius R., 2016, « La sociologie et les critères de la rationalité sociale », in *Revue Franco-allemande de sciences humaines et sociales*, 23, p.151-160 <https://doi.org/10.4000/trivium.5354>.
- Maldonado-Torres N., 2014, « À propos de la colonialité de l'être : contributions à l'élaboration d'un concept », trad. C. Bourguignon Rougier, in Bourguignon Rougier C. et al. (eds.), *Penser l'envers obscur de la modernité : une anthologie de la pensée décoloniale latino- américaine*, Limoges, Presses Universitaires de Limoges, p.134-176.
- Maldonado-Torres N., 2007, « On the Coloniality of Being », *Cultural Studies*, 21:2-3, p. 240- 270.
- Mignolo, W., 2000, *Local histories/global designs : essays on the coloniality of power, subaltern knowledges and border thinking*, Princeton, Princeton University Press.
- Mignolo W., 2015, *La désobéissance épistémique. Rhétorique de la modernité, logique de la colonialité et grammaire de la décolonialité*, Peter Lang.
- Mignolo W., 2013, « Géopolitique de la sensibilité et du savoir. (Dé)colonialité, pensée frontalière et désobéissance épistémique », *Mouvements*, 1, n° 73, p. 181-190.
- Mudimbe, V. Y., 1981, *L'odeur du père : essai sur les limites de la science et de la vie en Afrique noire*, Paris, Présence Africaine.
- Mudimbe V., Y., 2021, *L'invention de l'Afrique : Gnose*,

- philosophie et ordre de la connaissance (trad. Laurent Vannini), Présence africaine.
- Quijano A., 1992, «Colonialidad, Modernidad y racionalidad », *Perú Indígena* 13 (29), 11-20
 - <https://www.lavaca.org/wp-content/uploads/2016/04/quijano.pdf>
 - Spivak, G. C., 1993, Can the Subaltern Speak ? Dans C. Lemert (dir.), *Social Theory. The Multicultural and Classic Readings* (p. 610-614), Boulder, Westview Press.
 - Tonda, J., « L'impossible décolonisation des sciences sociales africaines », in *Mouvements*, 2, n° 114, p.108-119.
 - Velden V. D., Maja, 2006, « A License to Know: Regulatory Tactics of a Global Network », *Cultural Attitudes Towards Technology and Communication*, School of Information Technology, Murdoch.
 - Visvanathan, S., 2016, La quête de justice cognitive. Dans F. Piron, S. Regulus et M. S. Madiba (dir.), *Justice cognitive, libre accès et savoirs locaux. Pour une science ouverte juste, au service du développement local durable* (p. 44-55). Traduction de *The Search for Cognitive Justice* (2009) par F. Piron. Éditions Science et bien commun.



MODALITÉS DE SOUMISSION DES COMMUNICATIONS

Le résumé d'environ 400 mots en anglais ou en français doit présenter l'objet de la communication, le cadre théorique dans lequel elle s'insère, la méthodologie, les résultats et 5 mots-clefs.

Merci d'indiquer en majuscule le nom de l'auteur et des co-auteurs si besoin et leurs affiliations institutionnelles.

CALENDRIER

- Lancement de l'appel à communication : **Lundi 02 Décembre 2024** ;
- Date limite de soumission des résumés : **30 janvier 2025** ;
- Avis envoyés aux auteurs : à partir du **15 février 2025** ;
- Ouverture des paiements pour la participation : **05 mars 2025** ;
- Envoi des articles provisoires : **28 mai 2025** ;
- Date du colloque : **17, 18, 19 juin 2025** ;
- Soumission des articles complets : **15 septembre 2025 (max 20 pages)** ;
- Révision des articles complets : **15 novembre 2025** ;
- Notification d'acceptation des articles complets : **22 décembre 2025** ;
- Publication des Actes : **janvier 2026**.

Les résumés ainsi que les versions finales seront à envoyer via la plateforme électronique de dépôt des communications à l'adresse suivante :

colloquesociologie2025@unchk.edu.sn

en mettant en copie les adresses suivantes :

mansour.dia@unchk.edu.sn

moustapha.l.ndiaye@unchk.edu.sn

- Frais d'inscription au colloque : **30.000 Francs CFA (50\$)**

Le numéro de compte institutionnel de dépôt des frais de participation sera notifié aux participants après acceptation de la proposition de communication.

NORMES DE SOUMISSION

Toutes les soumissions seront évaluées de manière anonyme par deux lecteurs si nécessaire :

NB : Compte tenu de cette procédure, tout auteur soumettant un papier s'engage à évaluer un autre papier dans les délais impartis.

Chaque évaluateur d'un article recevra une grille d'évaluation ainsi que les principes d'évaluation retenus par le comité scientifique

Normes de présentation

Mise en page : format A4 avec des marges de 2,5 cm de chaque côté

Police Times new roman 12, interligne 1,5, avec texte justifié

Les pages seront numérotées, mais ne doivent comprendre ni en-tête ni pied de page.

La page de garde doit comprendre exclusivement :

- Le titre de l'article (en Times 18 gras)
- Un résumé à interligne simple d'environ 400 mots (en Times 11, justifié)
- Cinq à sept mots clés (en Times 12)

LE CORPS DE LA COMMUNICATION

Les différentes parties et sous-parties composant le texte suivront une numérotation simple sur le mode : 1., 1.1., 1.1.1., etc. Sans annexe.

- Introduction : Times 18 en gras
- Titre 1. : Times 14 en gras
- Titre 1.1. : Times 12 en gras
- Titre 1.1.1. : Times 12 mode normal
- Conclusion puis bibliographie séparée : Times 14 en gras

LES RÉFÉRENCES

Dans le texte : par exemple (Auteur, 2021)

Pour la bibliographie : normes CAMES-APA

LIEU

Cérémonie inaugurale : (UCAD II)

Ateliers : Espace numérique ouvert (ENO) de Dakar Mermoz

FORMAT DU COLLOQUE

Hybride sur site et en ligne

COMITÉ SCIENTIFIQUE

Président

DIEYE Mouhamed Moustapha, professeur titulaire, FLSH-UCAD

Vice-Présidents

GOMIS Souleymane, professeur titulaire, FLSH-UCAD

BAO Ibrahima, maître de conférences, UFR LSH-UGB

DIEDHIOU Paul, maître de conférences, UFR SES-UASZ

Membres

ADAMOU Amadou Saïbou, professeur titulaire, Université Abdou Moumouni-Niamey (Niger)

BA Ousmane, maître de conférences, INSEPS-UCAD (Sénégal)

CAMARA Elhadi Malick SY, maître de Conférences, FLSH-UCAD

DADIE Djah Célestin, professeur titulaire, Université Alassane

OUATTARA, Bouaké (Côte -d'Ivoire)

DIA Mouhamadou Mansour, maître de conférences, PLSHE-UN-CHK

DIALLO El Hadji Samba, professeur, Université Georges Washington de Saint-Louis/Missouri (USA)

DIALLO Mamadou Saliou, professeur titulaire, ISSEG (GUINEE)

DIALLO Souleymane, maître de conférences, INSEPS-UCAD

DIOP Amadou Sarr, maître de conférences, FASTEF-UCAD
DIOUF Samba, maître de Conférences, FLSH-UCAD
FAYE Sylvain Landry, professeur titulaire, FLSH-UCAD
GNING Sadio, maître de conférences, UFR LSH-UGB
HANE Fatoumata, maître de conférences, UFR SES-UASZ
LAHOUARI Touati, professeur titulaire, EHESS-Paris (France)
NDAO Mor, professeur titulaire, ETHOS-UCAD
NDIAYE Alfred Inis, professeur titulaire, ULSH-UGB
NDIAYE Lamine, professeur titulaire, FLSH-UCAD
NDOYE Tidiane, maître de Conférences, FLSH-UCAD
NIANE Boubacar, professeur titulaire, FASTEF-UCAD
PERREAULT Jean-Phillipe, Professeur agrégé, Université Laval
RANDRIAMASITIANA Gil Dany, Professeur titulaire, Université
d'Antananarivo, Madagascar
SANE Ibou, professeur titulaire, ULSH-UGB
SY Harouna, professeur titulaire, FASTEF-UCAD
TAMBA Moustapha, professeur titulaire, FLSH-UCAD
TINE Benoît, maître de conférences, UFR SES-UASZ
TOURE Ibrahima, maître de conférences, UFR SES-UASZ

COMITÉ D'ORGANISATION

Président

DIA Mouhamadou Mansour, maître de conférences, PLSHE-
UNCHK

Membres

CAMARA El Hadji Malick, maître de conférences, FLSH-UCAD
DIALLO Amadou Hamath, Assistant, PLSHE-UN-CHK
DIALLO Mariama, Assistant, PLSHE-UN-CHK
GASSAMA Absa, maître-assistant, PLSHE-UN-CHK
GNING Sadio, maître de conférences, UFR LSH-UGB
NDIAYE Moustapha, maître-assistant, PLSHE-UN-CHK
NDIONE Albert Gauthier, maître-assistant FLSH-UCAD
SADIO Papa Ngore Sarr, assistant, UFR SSE-USSEIN
TOURE Ibrahima, maître de conférences, UFR SES-UASZ



SÉCRÉTARIAT

BA Aminata - chef de service
tutorat - UN-CHK : membre

BASSE Insa - responsable
pédagogique - UN-CHK : membre

CISSE Fatou - appui cellule de
sociologie- UN-CHK : membre

NDOYE CISS Ndeye Bineta -
Département de sociologie-
UCAD : membre

FALL Khadidiatou - Responsable
administrative- UN-CHK : membre

KA Adama - chef de service
appui cellule pédagogique- UN-
CHK : membre

SANE Cheikh Tidiane - appui cellule
de sciences de l'éducation- UN-
CHK : membre

CSS²⁰²⁵

Colloque international

sur la Sociologie au Sénégal



Cité du savoir - Diamniadio
Ouest Foire, Immeuble Ousmane DIOP



+221 30 108 41 53



BP 15126 Dakar - Fann



www.unchk.sn



Foo nekk foofu la